

Souviens-toi de moi

Souviens-toi de moi

Souviens-toi de moi

Souviens-toi de moi

DU MÊME AUTEUR

Déborah La Rencontre Interdite

Echappées Belles

Quatre – Shana & ses Amies

Un Amour de Confinement

Le Secret de Sarah

Le Noël de la Seconde Chance

Rachel La dernière lettre de mon amant

Et si on se rencontrait ?

Steve Barns - La Malédiction du Temple

Betty Saint Clair - La Danseuse Disparue Tome I

Betty Saint-Clair - Les Jardins de l'Oubli Tome II

Betty Saint Clair - La Vérité sur l’Affaire Déborah Neuman Tome III

Rejoignez la communauté d’

Hélène Tavelle

www.helenetavelle.com

Facebook : [tavellehelene](https://www.facebook.com/tavellehelene)

Instagram : [helene_tavelle](https://www.instagram.com/helene_tavelle)

X : [HTavelleAuteur](https://twitter.com/HTavelleAuteur)

YouTube : [helenetavelleecrivain](https://www.youtube.com/channel/UC...)

TikTok : [helenetavelle](https://www.tiktok.com/@helenetavelle)

Souviens-toi de moi

HÉLÈNE TAVELLE

SOUVIENS-TOI
de moi

Tiré de faits réels

Souviens-toi de moi

Toute reproduction, même partielle, de ce livre est interdite sans l'autorisation de l'auteur.

Souviens-toi de moi

*Parfois, aimer,
c'est comprendre que certaines rencontres bouleversent une vie entière.
Même lorsqu'on sait qu'elles nous feront souffrir,
il existe des regards auxquels on ne sait pas renoncer.*

La Femme d'à côté de François Truffaut
Avec Fanny Ardant et Gérard Depardieu.

Souviens-toi de moi

1.

Pourquoi faut-il toujours qu'il pleuve dans les grands moments de ma vie ?

Le rêve que j'attendais depuis des années est enfin là. Je suis invitée à *La Grande Librairie*, l'émission littéraire phare de France 2. La bande-annonce tourne en boucle, sur les réseaux et à la télévision. Pourtant, malgré l'effervescence, j'ai encore du mal à réaliser que c'est bien moi qu'on attend sur ce plateau. Je dois presque me pincer pour m'en convaincre.

Moi, l'autrice de romances longtemps reléguées au rang de simples lectures « feel-good », regardées de haut, parfois même avec une pointe de mépris... j'ai vu mon nom s'imposer en tête des ventes, dépassant des figures incontournables comme Marc Lévy ou Guillaume Musso. Le contraste est vertigineux. D'un univers catalogué « roman de gare », estampillé Harlequin, me voilà propulsée numéro un.

Et même si je sais que je ne serai probablement jamais

récompensée par un Prix Goncourt ou Médicis, parce que mon écriture ne sera jamais jugée assez intellectuelle pour ces sphères-là, je n'en ressens ni amertume ni frustration.

Au contraire, ce mot qu'on utilise parfois comme une critique, « populaire », je le revendique pleinement.

J'écris pour ceux qui lisent entre deux stations de métro, sous la couette avant de s'endormir ou allongés sur un transat face à la mer. J'écris pour offrir un moment d'évasion, de bien-être, d'espoir dans un quotidien qui en manque souvent. Et si mes romans peuvent, ne serait-ce qu'un instant, donner du baume au cœur à quelqu'un, alors ils ont déjà tout accompli.

Mes histoires se terminent bien. Et les férus de romance adorent ça.

Mes romans circulent de main en main, se glissent dans des sacs, voyagent en train, s'ouvrent le soir quand tout se calme enfin. On y croise des héroïnes imparfaites, qui doutent, trébuchent, puis trouvent la force de se relever. Des femmes qui avancent, parfois malgré elles, mais toujours avec cette petite étincelle qui refuse de s'éteindre.

Dans la publicité de France 2, la voix off conclut par cette phrase accrocheuse : « Reste une question, parmi tous ses titres, quel est celui à lire en priorité ? »

Le plus fou dans tout ça, c'est que rien ne m'a été offert sur un plateau. Aucun éditeur n'a cru en moi au départ. Mes manuscrits sont restés lettres mortes, refusés les uns après les autres, jusqu'au moment où j'ai compris que je ne pourrais compter que sur moi-même.

Alors j'ai fait autrement.

J'ai créé ma propre maison d'édition, qui ne publie que mes romans. Grâce à mes compétences en communication,

j'ai conçu mon site internet, travaillé mes couvertures pour leur donner un design percutant, et surtout, je me suis appuyée sur les réseaux sociaux pour exister.

Aujourd'hui, écrire ne suffit plus. Il faut se montrer, se raconter, occuper l'espace, créer un lien avec ses lecteurs. A moins d'être déjà une star, faire un best-seller relève presque de l'impossible.

Et après sept années d'efforts, une vingtaine de romans et une obstination que rien n'a réussi à entamer, me voilà ici.

Autrice de romances à succès.

Invitée sur ce programme que j'ai si souvent regardé de loin, avec respect mais détachement, en me disant que ce n'était pas pour moi.

Sous la pluie qui ne cesse de tomber, je devrais simplement savourer ce privilège. Pourtant, au fond de moi, un malaise s'installe, une angoisse difficile à comprendre.

Pas l'appréhension.

Pas seulement.

Autre chose.

Ailleurs.

Plus intime.

Un sentiment que je n'arrive pas à nommer.

C'est étrange... J'ai passé des années à écrire des histoires d'amour, à faire vibrer mes personnages, à leur offrir des rencontres capables de tout bouleverser. Mais, dans la mienne... rien n'a jamais vraiment laissé cette empreinte.

Alors pourquoi, aujourd'hui, au moment précis où tout devrait enfin prendre sens, ai-je la sensation que quelque chose, ou quelqu'un, est sur le point de faire irruption dans

ma vie ? Comme si cette reconnaissance n'était pas une finalité, mais l'amorce d'un destin que je n'avais pas vu venir.

*

Le trac s'est installé bien avant l'aube, insidieux, tenace. Celui qui serre la poitrine et empêche de respirer normalement. Impossible de fermer l'œil de la nuit.

J'ai passé des heures à me retourner dans les draps qui sentaient bon la lavande, à scroller sans fin sur mon téléphone, enchaînant les rediffusions de l'émission pour me préparer à ce qui m'attend.

J'ai tout décortiqué : les questions de l'animateur, la façon dont les invités se tiennent, leurs hésitations, leurs silences. Même leurs regards. Rien ne m'a échappé.

Et puis il y a eu la question de la tenue, évidemment. Je me suis levée à tout bout de champ, essayant robe après robe, me jaugeant dans le miroir étroit de la chambre, à la recherche du bon choix, celui qui réunit élégance et discrétion. Une allure d'écrivaine, pas de montée des marches. *The right dress at the right time*. À croire que tout se jouait là-dessus.

Heureusement, en ce moment, ma vie sentimentale est aussi aride que le désert de Gobi. Inexistante. Personne pour partager ce lit king size dans lequel je m'étale en diagonale en occupant tout l'espace. Je n'ai donc dérangé personne avec mon insomnie. Seulement moi... et mes doutes.

L'émission sera enregistrée en « faux direct », ce qui signifie une chose : aucune seconde chance. Aucun filet de sécurité. Tout se joue en une prise. L'idée suffit à faire

grimper la pression d'un cran.

Les studios de France Télévisions se trouvent à quelques minutes à pied de l'hôtel que j'ai choisi après de longues recherches : le Bellune Paris. Les avis étaient unanimes, presque trop parfaits pour être vrais. Mais dès mon arrivée, j'ai compris que je ne m'étais pas trompée. La réalité était à la hauteur des commentaires dithyrambiques. L'endroit est à la fois élégant et apaisant, comme une bulle dans le tumulte parisien. Exactement ce dont j'avais besoin.

A sept heures précises, après cette nuit blanche, je descends enfin prendre le petit-déjeuner. Mon rituel. Mon refuge. Dans ce quotidien saturé de déplacements, de signatures, d'interviews, ce moment est devenu sacré. Une récompense que je m'accorde, quoi qu'il arrive.

Et aujourd'hui, j'ai quelque chose d'encore plus rare : du temps. Toute une journée devant moi avant le passage à l'antenne. Une parenthèse inattendue. Un luxe en or pour l'hyperactive que je suis.

La salle du petit-déjeuner offre une vue superbe sur les jardins intérieurs, dévoilés à travers les grandes baies vitrées perlées de pluie. L'odeur du café chaud et du pain grillé m'enivre aussitôt, familière et rassurante.

Je me sers machinalement : un café noir, un jus d'orange pressé, du pain complet avec du beurre d'Isigny. Rien d'extravagant. Mais ce que j'aime par-dessus tout, c'est observer les autres. Un public d'aéroport, disparate, mêlant toutes les nationalités, tous les âges et toutes les couches sociales. Un melting-pot de vies qui ne se croisent qu'un instant.

À ma droite, un couple parle à voix basse. Leurs mains se frôlent sans qu'ils semblent s'en rendre compte. Ça sent la première nuit, le rendez-vous Meetic. La preuve ? Ils se

posent des questions sur leurs habitudes.

— Tu fais du sport ?

— Tu aimes danser ?

Je les fixe sans gêne, effarée. Comment peut-on coucher avec quelqu'un qu'on ne connaît pas ?

Un peu plus loin, une femme est absorbée par son ordinateur, comme coupée du monde. Elle tape vite, sans lever les yeux, captivée par sa tâche. Elle ne sait pas ce qu'elle rate.

Un homme feuillette le *Times*, imperturbable, enfermé dans une routine bien huilée.

À côté du buffet démesuré, un groupe de Japonais rit aux éclats, appareil photo en bandoulière, visiblement en vacances. Leur gaieté contagieuse tranche avec le reste de la salle, plutôt morose. Mais c'est précisément cette atmosphère que je chéris : ces instants volés, ces fragments de vies anonymes... c'est ce qui nourrit mon imagination d'écrivaine.

Tout pourrait être parfait. Tout... sauf le ciel. Une pluie fine, continue, inlassable, s'abat sur la ville comme si elle refusait de s'arrêter. Un couvercle gris anthracite recouvre Paris.

Mais, sans que je sache vraiment pourquoi, ce matin, j'ai la sensation d'être en retrait, témoin de la scène sans y prendre pleinement part.

Et, sans raison apparente... je sens déjà que cette journée ne sera pas comme les autres.

*

Le lendemain de l'émission

Je n'ai pratiquement pas dormi. Une deuxième nuit

blanche, mon corps refusant de se détendre après la tension de la veille. Avant le jour J... et après.

Mon téléphone déborde de messages. Des dizaines. Des centaines, même. Des félicitations, des émojis bienveillants, des cœurs, des mots enthousiastes. Mais rien n'y fait. Je ne ressens aucune fierté. Juste un goût amer. Parce que je sais que je n'ai pas été à la hauteur.

Je n'ai pas réussi à placer ce que j'avais préparé. Les phrases importantes, celles que j'avais soigneusement notées sur un bristol, sont restées coincées quelque part entre mon cerveau et ma gorge. Je me suis laissée entraîner par les questions du journaliste, déstabiliser par le rythme effréné, l'éclairage du studio... et tout m'a échappé.

Pire encore, j'ai écorché des mots en lisant les deux pages que le chroniqueur avait sélectionnées. Mon propre texte. De quoi briser une mélodie, casser un style, fragiliser un roman. L'exact opposé de ce que j'étais venue défendre.

En réalité, j'avais tout anticipé... sauf ça. Qu'on me demande de lire un passage. Sinon, je me serais entraînée comme une actrice avant d'entrer en scène.

Même le texto de ma fille, Tina, n'arrive pas à dissiper ma déception.

T'étais trop top, Mummy.

Je devrais sourire. Me laisser porter par ce moment de grâce. Sauter de joie, partager, remercier, savourer ce que tant d'auteurs espèrent sans jamais l'obtenir.

Mais au lieu de ça, je suis là, recroquevillée dans un peignoir blanc beaucoup trop grand, siglé au nom de l'hôtel, à repasser en boucle chaque seconde de ma prestation.

Je ne revois que le négatif. Mes hésitations, mes phrases

inachevées, ma voix qui tremble. Et surtout ces minutes précises où, en lisant l'extrait de mon roman, mon esprit s'est vidé. Plus rien. Le trou noir. Les mots se sont emmêlés, m'ont échappé, alors que c'est moi qui les ai écrits. J'étais ailleurs.

Pathétique.

Shame on me.

Ce qui me ronge le plus, ce n'est même pas ça. C'est tout ce que je n'ai pas dit. Tout ce que j'aurais dû dire.

Je n'ai pas parlé de ces lectrices qui m'écrivent que mes histoires les ont aidées à tenir, à sortir d'un burn-out, à quitter une relation toxique qui les détruisait. Je n'ai pas parlé de ces messages qui me bouleversent, qui me rappellent pourquoi j'écris.

Je n'ai pas parlé de ma mère non plus. De cette force tranquille qu'elle était, de cette confiance absolue qu'elle m'a transmise et qui me porte encore, même depuis son départ, ce dimanche funeste que je n'arrive toujours pas à accepter.

Et surtout, je n'ai pas réussi à dire cette phrase. Celle que j'avais pourtant répétée dans ma tête des dizaines de fois: *La littérature populaire n'est pas un sous-genre. On peut écrire simplement... et toucher profondément.*

Rien. Je suis passée à côté.

Je me rhabille sans vraiment réfléchir, en enfilant le tailleur noir et le chemisier blanc de la veille, puis je descends prendre mon petit-déjeuner, par réflexe plus que par envie.

La salle est presque vide. Je ne remarque que des Anglais, badges autour du cou, manifestement en congrès. Tant mieux. Je n'ai pas la force de parler ni de faire semblant.

Assise devant mon énième bol de café noir, sans sucre, je regarde les gouttes de pluie glisser lentement sur la baie vitrée du Bellune. Elles s'étirent, hésitent, puis disparaissent, comme des larmes qu'on ne retient pas. Paris a ce talent particulier de rendre tout plus intense, plus dramatique. Même un jeudi matin banal.

Et moi, je ressasse en boucle : *Raté*. Le mot s'impose, encore et encore : *J'ai tout foiré. Comment on peut être aussi nulle ?*

Pour couronner le tout, je me suis trouvée affreuse. La maquilleuse m'a transformée en quelqu'un que je ne reconnaissais pas. Teint trop pâle, saturé de poudre, rouge à lèvres orange... moi qui préfère le naturel. Je me suis regardée dans le miroir avec l'impression de voir une version de moi qui sonnait faux. Mais il était trop tard pour remettre en question le travail de cette professionnelle. À côté, les autres auteurs semblaient tellement à l'aise. Fluides. Légitimes. A leur place. Lumineux.

Je finis par soupirer, me lever, attraper mes affaires. Même mon sacro-saint breakfast n'a plus la cote. C'est dire à quel point le blues me gagne.

Il est presque dix heures. Je dois retrouver Tina avant de repartir à Grenoble.

Tina... mon soleil. Dix-huit ans, et déjà une présence rassurante qui rend tout plus simple. Lorsqu'elle me regarde, j'ai l'impression d'être une héroïne. Si elle savait à quel point je doute...

Nous avons rendez-vous au Train Bleu, ce lieu hors du temps que j'aime tant, une étape devenue presque rituelle

avant de quitter Paris. Une adresse qui vaut le détour, nichée au cœur de la Gare de Lyon. Avec son décor Belle Époque classé, ce restaurant mythique est pour moi le plus beau de la capitale.

Je commande un Uber. Quelques minutes plus tard, je grimpe à l'arrière, balance mon sac sur le siège à côté de moi et pose la tête contre la vitre. Le ronronnement discret de la voiture électrique m'apaise un peu, et la ville défile sans que j'y prête vraiment attention.

Le chauffeur me reconnaît. Il a vu l'émission et me parle de ma prestation. Je souris poliment, sans vraiment répondre à ses commentaires chaleureux.

Rien ne réussit à m'émouvoir. Ni les monuments. Ni la beauté de la capitale.

La Seine serpente, lourde, grisâtre, traînant ses péniches fatiguées et ses bateaux de croisière vides de touristes. Les façades haussmanniennes se fondent dans une brume épaisse. Même la tour Eiffel, illuminée aux couleurs de l'Ukraine, semble lutter pour exister dans cette atmosphère sinistre. Le pont Alexandre III, d'ordinaire éclatant, perd de sa superbe sous ce ciel plombé.

Les bouquinistes replient leurs étals sans un regard pour les rares passants. L'air est chargé d'une mélancolie persistante. Pas une tristesse nette... quelque chose de plus diffus, d'indéfinissable. Une lumière qui pèse, des nuages qui traînent comme des pensées inachevées.

Tout est comme moi. Éteint.

C'est précisément à cet instant que mon téléphone vibre. Un message. Un numéro inconnu. Quelques mots qui

vont bouleverser le cours de ma vie.
Tu écris l'amour comme si tu l'avais vécu.
Mais ce n'est pas ton histoire.

Pas de photo. Pas de nom. Juste un pseudo :
SouviensToiDeMoi.

Je reste tétanisée. J'ai besoin d'air. Je baisse la vitre machinalement. La pluie s'engouffre, froide, brutale, me fouette le visage, mais je ne réagis même pas. Mon cœur bat à tout rompre.

Qui peut m'écrire ça ? Il se permet de me tutoyer en plus. Un lecteur un peu trop impliqué ? Un déséquilibré ? Ou... quelqu'un qui sait quelque chose sur moi ?

N'empêche que je suis prise d'une étrange fascination. Un passage tourne en boucle dans ma tête : *Ce n'est pas ton histoire.*

Je murmure à voix haute :

— Comment ça, pas mon histoire ?

Croyant que je m'adresse à lui, le chauffeur sursaute. Je n'y prête même pas attention.

Au fond... ce n'est pas totalement faux. J'ai passé ma vie à écrire l'amour sans vraiment l'avoir vécu. À inventer des histoires, des passions qui n'étaient pas les miennes. Mais comment quelqu'un pourrait-il savoir ça ?

Je repose mon téléphone, le regard happé par les nuages lourds qui s'amoncellent.

Je ne le sais pas encore, mais quelque chose vient de basculer dans ma vie.

À la fois troublée et attirée, je ne peux m'empêcher de reprendre mon téléphone. Je relis le message. Une fois. Deux fois. Mes doigts hésitent au-dessus de l'écran. Je réponds ? Je ne réponds pas ?

Je devrais bloquer ce numéro. Ce serait la chose raisonnable à faire. Mais la curiosité... cette fichue curiosité... prend le dessus. Alors, sans réfléchir davantage, j'écris simplement un point d'interrogation :

?

Une ouverture, sans être vraiment un échange. La réponse arrive presque immédiatement.

*Tu écris l'amour comme si tu l'avais vécu... parce que tu l'as vécu.
Avec moi.*

Avec vous ? Mais qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas.

*Pas comme ça. Pas dans cette vie.
Mais nous avons été ensemble... et tu t'en souviens, quelque part.*

Mon cœur s'emballe.

Je ne comprends pas ! Vous êtes sérieux ?

*Je t'aurais écrit plus tôt, mais je n'osais pas.
Quand je t'ai vue à la télévision, j'ai compris que je ne pouvais plus attendre.*

Vous m'avez vue à La Grande Librairie ?

Je serre le téléphone un peu plus fort. Tout ça n'a aucun sens. Je devrais arrêter, couper court à cette conversation surréaliste. Et pourtant, je continue, suspendue à chacune de

ses réponses.

*En te voyant parler... rire... trembler... j'ai su.
Ce qu'on a vécu ne s'est jamais effacé. Je devais te retrouver.*

Je ne sais même pas qui vous êtes...

*Peut-être pas encore.
Mais nous avons une histoire.
Et je ne peux plus attendre que tu t'en souviennes vraiment.*

Pourquoi maintenant ?

*Parce que tu dois savoir.
Parce que je ne veux plus rester dans l'ombre.
Parce qu'on doit finir ce qu'on a commencé.*

Une boule se forme dans ma gorge. Je saisis mon téléphone et tape fébrilement une réponse.

*Mais enfin, qui êtes-vous ? Pourquoi me tutoyez-vous ?
Donnez-moi votre nom. Envoyez-moi une photo.
Comment avez-vous obtenu mon numéro ? On s'est connus
quand ? Où ? Comment ? Sinon, je vous bloque.
Qu'est-ce qui me prouve que vous n'êtes pas...*

Écran noir. Ma batterie a rendu l'âme. La coupure est brutale. Frustrante. Je reste là, le téléphone éteint entre les mains, désespérée. Il va croire que je l'ai fait exprès. Au fond... tant mieux. Parce que je n'aurais sans doute jamais cessé de lui poser des questions.

La gare de Lyon apparaît enfin. Le chauffeur me dépose devant le hall principal. Je le remercie et sors rapidement,

encore troublée par cette conversation interrompue avec l'inconnu... puis je me précipite pour rejoindre Tina.

*

Tina, la fille qui voit tout

Tina m'attend devant le Train Bleu, assise sur les marches, un carnet posé sur les genoux, un crayon planté dans son chignon improvisé, son sac Eastpak abandonné à ses pieds comme une extension d'elle-même.

Lorsqu'elle relève la tête et m'aperçoit, son visage s'illumine d'une fougue angélique. Cette gamine pourrait faire redémarrer une centrale rien qu'avec son sourire. Un de ces sourires lumineux, promesse d'un amour éternel. Quelque chose d'immense, de généreux.

Ses yeux clairs accrochent la lumière. Ses lèvres pulpeuses, brillantes comme si elles avaient été maquillées avec des fraises, s'entrouvrent... et tout le reste s'efface.

— Maman... T'es passée à la télé, tu réalises ? A la télé !

Elle se jette contre moi. Je ferme les yeux en la serrant, enivrée par son odeur de shampoing à la camomille, la même que lorsqu'elle était petite. Une Madeleine de Proust qui me ramène à une époque bénie.

Je souffle, incapable de faire autrement que minimiser.

— Oui, bon... j'ai surtout bafouillé.

Elle descend d'une marche pour se mettre à mon niveau... enfin, façon de parler, puisqu'avec son mètre quatre-vingts, c'est elle qui me domine désormais. Elle me dévisage avec une admiration sans faille.

— N'importe quoi, mam. T'étais génialissime. Sublime. Tu te sous-estimes, comme d'hab.

Elle range son Moleskine d'un geste rapide. Pour elle, la question ne mérite même pas débat.

— Les gens t'adorent. Les ventes explosent. Et t'étais vraie. Un peu stressée, oui, mais vraie... et c'est exactement ça que tes lecteurs aiment.

Je tente de sourire, d'accepter ses compliments, mais ça ne prend pas. Tina le voit immédiatement. Elle a toujours su lire en moi avec une facilité déconcertante. Ironique pour quelqu'un qui passe sa vie à écrire sur les émotions des autres.

— Qu'est-ce qui se passe ? Il y a autre chose qui te tracasse... je le sens.

Sans répondre, je sors mon téléphone, désormais rechargé, et lui montre le premier message. Elle le lit en fronçant les sourcils, puis relève les yeux, surprise.

— What ? C'est qui, ce type ?

— J'en sais rien... Et c'est justement ça qui me fait peur.

Elle relit à voix basse pour mieux en saisir le sens.

— Tu écris l'amour comme si tu l'avais vécu. Mais ce n'est pas ton histoire...

Elle refait son chignon nerveusement.

— C'est flippant... Tu crois que c'est un lecteur un peu trop à fond ?

— Peut-être...

— Ou un ex...

Elle m'adresse un regard en coin, mi-amusé, mi-sceptique.

— Ouais... t'en as eu, quand même.

— Pas tant que ça. Et aucun qui m'aurait écrit un truc pareil.

Son expression change. Plus sérieuse.

— Maman... t'es sûre que t'as oublié personne dans ta vie ?

La question me transperce.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

Elle hausse les épaules, et je sens qu'elle pèse chacun de ses mots.

— Parce que... parfois, on dirait que ton adolescence n'a pas existé. T'en parles jamais. T'as aucun souvenir précis, aucune anecdote. Même pas une photo. C'est chelou.

Je ne réponds pas. Parce que je sais pertinemment qu'elle met le doigt sur quelque chose que j'évite moi-même de regarder en face.

— Et puis... Dijon, enchaîne-t-elle.

Elle soutient mon regard fuyant.

— T'as vécu un truc là-bas. C'est clair.

Dijon. Le mot résonne en moi comme un écho lointain, comme une partie entière de ma vie étouffée là-bas. Je sais que ça a existé... mais je n'en garde aucune trace.

— Je... je sais pas, Tina. Je sais plus.

Elle pose sa main sur la mienne, ferme, rassurante.

— Alors on va investiguer. Ensemble.

Son ton ne souffre aucune contestation.

— Et si ce type raconte n'importe quoi, on le saura. Et s'il dit vrai... on le saura aussi.

Je la regarde, submergée par une vague de reconnaissance. Ma fille. Mon ancre. Mon point d'équilibre. À son contact, l'angoisse s'éloigne enfin.

— Bon... on rentre au resto ? On a encore un peu de temps avant mon train.

— Yeeessss !

Nous gravissons joyeusement les nombreuses marches

qui mènent à l'entrée. Paris, c'est le Train Bleu.

La porte tournante m'émerveille toujours par son côté suranné. Nous pénétrons dans l'établissement légendaire et patientons dans la file de touristes chargés de valises. Enfin arrivées devant l'hôtesse, je lui désigne ma place préférée.

Nous nous glissons dans le couloir étroit où j'aime observer les clients. L'hôtesse dépose une carte sur un petit guéridon en merisier. Tina et moi prenons place face à face dans des fauteuils Chesterfield au cuir craquelé, marqués par le passage d'illustres visiteurs et de modestes anonymes. Il y a ici quelque chose d'incomparable, une authenticité, une atmosphère, un parfum de romantisme. Le temps peut s'écouler, le charme opère tout seul.

Un homme en costume bleu électrique, assis à notre droite, écouteurs aux oreilles et Mac ouvert, s'adresse au barman par son prénom. Au fil des ans, il a dû nouer une amitié avec « Georges ».

Je savoure la beauté de cet endroit intemporel, une savante alchimie de luxe et de nostalgie. Mon regard se perd sur les fresques peintes à la main par un Michel-Ange inconnu, représentant les régions françaises. Les lustres monumentaux en cristal diffusent une lumière chaude qui confère à ce moment une atmosphère cocooning.

Tout brille de mille feux dans cette pénombre rassurante : porcelaine, verres, cuivres. Les serveurs en livrée chic glissent entre les tables nappées de blanc avec la précision d'une chorégraphie parfaitement maîtrisée. L'air embaume le café fumant, les pâtisseries encore tièdes et le bois ciré.

Chaque corner semble murmurer des récits de

voyageurs, de dîners d'affaires et de retrouvailles intimes. La romancière que je suis adore ces refuges où l'on contemple, où l'on rêve, où l'on s'évade. Ici, j'écrirais des romans-fleuves.

Nous passons commande. Tina opte pour un chocolat chaud et un macaron Ladurée à la framboise. Moi, une bière pression, juste pour le plaisir de la savourer avec des olives aromatisées à l'ail. Un océan de saveurs. Je pourrais me damner pour celles du Train Bleu.

Tina me regarde droit dans les yeux, un peu inquiète.

— Maman... je vais tenter la Star Ac, lance-t-elle d'une traite.

Je manque de m'étrangler avec ma gorgée de bière, abasourdie, mais je lis immédiatement dans son expression qu'elle est sérieuse.

— La Star Ac ? Mais... tu es encore au lycée ! Et je te rappelle que tu as le bac dans quelques semaines !

Elle hausse les épaules, pleine d'assurance.

— Oui, mais je suis ready. C'est le moment ou jamais. Si je le fais pas à dix-huit ans, je le ferai jamais. Allez, dis oui...

Je reprends ma respiration pour lui répondre sans la heurter. Je suis partagée entre la raison et l'envie de l'encourager. Je l'ai toujours accompagnée, notamment lorsqu'elle rêvait d'intégrer cette école privée à Paris, une sorte de *Fame* ou de *Juilliard* française, où l'on forme les artistes de demain entre chant, danse et théâtre. Pourtant, le prix était exorbitant et, surtout, cela signifiait qu'elle allait me quitter. J'ai connu le syndrome du nid vide avant l'heure, mais je l'ai soutenue dans cette entreprise audacieuse.

Comme toujours, mon cœur se gonfle de fierté pour elle. Sa détermination me renvoie à ma jeunesse, quand on m'avait empêchée d'intégrer une école de journalisme pour m'imposer médecine. Un cauchemar pour l'hypocondriaque que je suis.

J'ai finalement intégré une école d'attachée de presse... en me mariant. À la Banque Populaire, où je travaillais l'été, j'ai rencontré un journaliste que j'ai épousé deux semaines plus tard, le temps de publier les bans. Une promotion canapé, en quelque sorte.

Hors de question de reproduire ce schéma avec Tina...

— Je serai à tes côtés, ma chérie. Si tu veux tenter ta chance, je serai là.

Elle me sourit, rayonnante, et se précipite dans mes bras pour m'embrasser. L'homme en costume, touché, retire même ses écouteurs pour admirer nos effusions.

— Merci, mam ! T'es cool... T'es même la plus cool des mères.

— Bon, alors c'est quand ton audition ? Je t'accompagnerai si je suis dispo... Raconte-moi tout.

Tina s'affale au fond du fauteuil et ouvre son Google Agenda.

— En fait, t'as tout prévu... Mais tu aurais fait quoi si j'avais refusé ? J'aurais pu te couper les vivres ! Et pour ton école, que je paie grassement, il faudra expliquer tes absences.

— T'inquiète ! Ils seront fiers qu'une de leurs élèves tente ça. Ça leur fera de la pub, argue Tina. Rassure-toi, ça m'empêchera pas de passer le bac.

— T'as réponse à tout, toi ! Bon... je t'écoute. Donne-moi la date du casting pour que je compare nos plannings. Croisons les doigts pour qu'ils matchent.

— C'est le 12 juin. Dans un mois pile...

— OK, fais-moi un topo...

— D'abord, il y a le casting à Lille. On chante un morceau devant le jury, ils évaluent notre voix, notre présence, tout ça. Après, si je suis retenue, on passe plusieurs semaines en sélection, avec des ateliers de chant, de danse, de théâtre...

Je l'écoute attentivement, impressionnée par cette organisation draconienne.

— Et après... si tu passes cette étape ?

— Alors je fais partie des dix-sept candidats. On vit au château pendant plusieurs semaines. C'est une immersion totale dans le monde du showbiz. On a des cours avec les meilleurs profs : chant, danse, expression scénique... Il y a même des stars qui viennent nous coacher. Chaque semaine, on se produit en direct en prime time. On est filmés quasiment non-stop, les coachs nous suivent au quotidien jusqu'à la finale. À la fin de chaque émission en direct, il y a une élimination.

— Dur... Dur...

— Et si je vais jusqu'au bout, si je suis finaliste, je peux signer un contrat, enregistrer un disque, faire la tournée... bref, c'est le rêve.

Je souris en la regardant. Cette énergie ahurissante ! Elle est prête à affronter n'importe quoi.

— Tu sais que ça va être chaud, hein ? Stress, fatigue, regards des caméras, rivalité avec tes coloc's...

— Je sais, mam. Mais je suis ultra motivée. Et puis... j'ai toi derrière moi.

Je pose ma main sur la sienne, émue.

— Toujours, ma chérie. Toujours.

Mon agenda étant vide à la date de l'audition, je m'empresse de noter ce rendez-vous important dans la vie de

Tina.

— Ma chérie, je dois te laisser. Je déteste courir dans les gares. Il me reste à peine une demi-heure pour attraper mon train. Et s'il est au hall 2... je vais encore être obligée de piquer un sprint.

— On n'a pas eu le temps de parler de ton amoureux mystère, du coup... Zut ! À ta place, je ferais gaffe. Ne réponds plus... mais ne le bloque pas non plus... Laisse la porte ouverte, sans entretenir la relation. On sait jamais hein, c'est peut-être un tueur en série ou un type qui cherche à se faire connaître

— Ouh là là, tu montes sur tes grands chevaux tout de suite... tu exagères toujours !

C'est parti pour un sprint jusqu'au Hall 2 — j'avais raison — accompagnée par Tina qui veut rester avec moi jusqu'au dernier moment.

Le train est là. Avant de passer le portique, au moment de se dire au revoir, je la découvre les yeux baissés, les joues rosies, mouillées de larmes. Elle se jette dans mes bras. Je pleure aussi. Les voyageurs, émus, nous regardent avec compassion.

— On se voit bientôt, ma chérie... Je t'appelle en FaceTime dès que j'arrive. Sois prudente. Rentre vite !

On se sépare. Je marche le long du quai jusqu'à la voiture 18, en me retournant de temps en temps pour apercevoir mon bébé.

Souviens-toi de moi



Tina patiente à la Gare de Lyon.

Souviens-toi de moi